

Les grands dîners à Compiègne

Autor(en): **Carette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 32

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193760>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rounavè déveron lo sêlâo, et quela terra verivè mémameint onco tot coumeint on grachâo et onna pernetta que dansont 'na sautiche dein lo riond dè danse, que cein baillè lo dzo et lo né; et po lài bin espliâ l'affèrè, sè met à fèrè veri lo pliat iò étiont lè polets. Lo pàysan, que n'étâi pas nantset ve dè suite iò l'incourâ ein volliâvè veni, et lo laissâ fèrè. Cein que l'avâi peinsâ arrevâ, et quand l'incourâ botsâ se n'esplacchon, lo polet dodu sè trovâ dévânt li et l'autro dévânt lo pàysan.

— Ai-vo comprâi, se fe l'incourâ ?

— Eh bin, vouaiquie, repond lo pàysan, cein sè pào que vo z'aussi réson; vâyo bin coumeint lo pliat virè su la trabilia; mâ po cein qu'ein est dè la terra, ne voudrè pas cauchenâ. Ora, se remetto lo pliat coumeint l'irè; mè seimblî que du qu'on ne vâi pas veri la terra, on ne dussè pas vairè veri lo pliat non plie, et crâyo que faut mi laissi lè z'affèrès coumeint lo bon Dieu lè z'a met.

Adon, après avâi reveri lo pliat, lo pàysan plianlè sa fortsetta dein lo fin bocon, tandi que l'incourâ, refè ao tot fin, a du sè contentâ dè rondzi la carcasse dâo mégrolet.

La foire de la Saint-Denis.

La foire de la St-Denis est le plus grand événement agricole, non-seulement de la Gruyère, mais du canton de Fribourg tout entier. Nous pourrions aussi dire que les cantons voisins y prennent une large part et qu'elle est la plus importante exhibition bovine de la Suisse; car nous ne sachons pas qu'il y ait dans aucun canton une foire aussi populaire et aussi renommée à l'étranger.

La foire de la St-Denis, à Bulle, est le grand caravansérail des ruminants; ils y tiennent le premier rang, les meilleures places sont pour eux et on se range pour les laisser passer. Les maquignons en blouse, accourus des diverses contrées de l'Europe, s'empressent autour des reines de la fête et commencent à dérouler leurs ceintures bondées d'or.

C'est le dénouement vers lequel tendent toutes les scènes de cette idylle alpestre, dont le premier acte est cette incomparable poésie du départ des troupeaux pour la montagne au mois du renouveau de la nature. Une seule parole de l'idiome gruérien, intraduisible dans d'autres langues, *poÿi*, présente à l'esprit les doux tableaux de cet adieu à la plaine. Mais les autans ont commencé à gémir leurs plaintes d'hiver dans les sapins des hautes cimes: *Y faut déchindre din le bâ*. Adieu la poésie des grands horizons, l'air vivifiant des Alpes! adieu le pittoresque chalet, les bonnes causeries autour de l'âtre, les légendes, les histoires dè *pêcheidre*; adieu lè *galèjè choupâjè!* C'est la St-Denis: il faut « rendre les vaches. » L'armailli, qu'entourait je ne sais quel prestige et qu'honoraient de leurs préférences lè *grayeaujè* des villages, va quitter le *berdton* classique, s'habiller comme tout le monde et redevenir un simple mortel.

Mais tout dépouillé qu'il est de ses attributs de berger, il n'en est pas moins redoutable. Il a donné son premier rendez-vous de plaine à

sa bergère qui l'attendra, le jour de la foire, le long des petites boutiques, ou sous l'orme... c'est le cas de le dire. Car ce jour-là il n'y a pas que des exhibitions et des contrats de ruminants: on s'engage parfois pour la vie. Vers les deux heures de l'après-midi, on remarque le long des dites boutiques une foule de jolis minois faisant tapisserie, le panier au bras, attendant que l'étoile du berger se lève sous la forme d'un litre et d'un bol de thé brûlant offert au St-Michel ou au Lion-d'Or. Quelquefois le berger fait faux-bond (Bacchus fait souvent oublier Cupidon); mais dès qu'il apparaît, le rayon de soleil de mai n'est pas plus caressant que le sourire qui éclaire la figure de la jouvencelle.

La foire de la St-Denis est avant tout la base et la synthèse de cet édifice essentiellement gruérien qui se démonte chaque automne pour se reconstruire chaque printemps: l'élevage du bétail. Selon que la foire sera bonne ou mauvaise, le Pactole coulera dans la ferme, ou bien les sombres soucis viendront s'asseoir autour de l'âtre refroidi. Aussi, que d'espérances ou de craintes éveille à l'avance dans toutes les têtes ce grand mot: la foire de la St-Denis! Si l'on vend bien la *neire*, la *tehaca*, la *bliantzè* ou la *dzaillè*, on fera telle amélioration dans la ferme; on « tiendra une montagne; » l'année prochaine, le vieillard pourra réagir contre les frimas de l'hiver et de l'âge par un vin généreux; le jeune homme qui aime apportera un cadeau à sa blonde fiancée, celle-ci attendra en rougissant l'anneau *di fermaille*; l'enfant rêvera d'une abondante St-Nicolas.

Mais voici le grand jour qui approche. Dès l'avant-veille le chemin de fer vomit des escouades de maquignons, lesquels se précipitent de wagon en se bousculant et s'élançant, en courant comme un vol de corbeaux, vers la villè. C'est à qui arrivera le premier pour retenir un lit, car le lit est la chose la plus difficile à trouver pendant ces jours de foire. Les nombreuses hôtelleries de Bulle n'y suffisent pas et grand nombre de maisons particulières sont mises à contribution. Les fermes et villages voisins hébergent également une foule d'étrangers et de campagnards accourus avec leur bétail des vallées éloignées.

Des rires et des chants joyeux s'échappent de tous ces dortoirs improvisés. Le lendemain de bonne heure on voit affluer sur les charmantes routes qui convergent vers la capitale de la Gruyère d'innombrables groupes de bêtes à cornes; chaque vache a sa clochette aux sons argentins. Le patron forme l'avant-garde; quelqu'un des siens, enfant ou femme, ferme la marche. Tout cela est pimpant, beuglant, carillonnant, joyeux, étourdissant et va prendre sa place de bataille sur le champ de foire dans l'intérieur de la ville ou bien va être parqué dans les prairies d'alentour.

Prenons au hasard. Voici un groupe imposant, un vrai troupeau, il appartient à un éleveur émérite, J. G. Il vendra le menu fretin, mais il gardera les beaux types inscrits au livre d'or du *Hard-bock* pour la reproduction de la race. D'autres éleveurs l'imitent. Honneur à eux! Derrière le patron, J. G., en tête du troupeau, se montre le taureau, *vir gregis*. Il marche avec gravité, *magna comitante catterva*, comme Laocoon. Son col est énorme et sa tête frisée. Il paraît chargé de soucis et pénétré de l'importance de ses fonctions. Les

vaches, au regard doux et au maintien modeste, l'entourent à l'envi; puis, sur les flancs, les sémillantes génisses au front pur, puis enfin les tendres veaux tubant et criant bravement comme des chantres de village.

Voici un petit drame intime. Une belle et vaillante vache noire, avec une étoile blanche au front, s'avance sur le champ de foire, conduite par le mari et la femme; derrière, une petite fille mignonne avec une branche à la main *por accuilli*. Ce petit groupe a je ne sais quoi de triste et de résigné. C'est un modeste et honnête ménage, et c'est leur seule vache, une vieille amie de la famille. Mais le mari a *cautionné*; l'huissier est venu l'autre jour; il faut vendre. Se présente un maquignon barbu, à l'accent allemand, à la voix brève et criarde. — Combien la vache? — Tant... de pièces', répond le paysan d'une voix tremblante. La femme pâlit, son sein se soulève d'émotion; la petite fille s'est avancée et regarde, bouche béante, le terrible maquignon qui va lui enlever sa belle vache.

Un débat s'établit entre le vendeur et l'acheteur. Pendant ce temps la vache beugle, en regardant son maître, d'une manière lamentable. Il y a dans ces beuglements comme des accents de douleur et de reproches qui vont droit au cœur. « Eh! quoi, semble dire » le doux animal à son maître, que t'ai-je » donc fait pour que tu veuilles me chasser » loin et me livrer à un inconnu? Ne suis-je » pas ton amie? J'ai trainé ton bois; je t'ai » donné trois veaux; je te donne soir et ma- » tin deux *brotzè* de bon lait. Te rappelles-tu, » l'an passé, à la Noël, ta femme se mourait » de la poitrine, je l'ai réchauffée de mon ha- » leine et je l'ai guérie. Ton nouveau-né, ne » trouvant plus de nourriture sur le sein tari » de sa mère, allait aussi mourir. Je l'ai nourri » de mon lait et je l'ai sauvé? Ramène-moi » donc sous ton toit, dans ma vieille étable » où je vivais si doucement. »

Je connaissais ces détails et c'est pourquoi j'interprétais ainsi les plaintes de l'animal.

Mais le sort en est jeté; le marché est conclu. Le maquignon barbu sort un rouleau d'argent et paye. La famille va se séparer de sa vieille amie. Comment se nourrir cet hiver? L'enfant embrasse la vache: *Adiu, pourra motheila*, s'écrie la femme avec un sanglot. Le mari fronce le sourcil pour dissimuler une larme. Puis, voulant faire diversion, celui-ci dit avec une fausse brusquerie.

Ora allin vuto beira ouna carteta, po no chavâvâ intche no; lè piti chon cholè à la méjon.

(*Etrennes fribourgeoises*).

M^{me} Carette, l'ancienne dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, a publié, chez Ollendorff, la troisième série de ses *Souvenirs*, volume plein d'anecdotes, où revit la cour de Napoléon III, telle qu'elle était en 1864, à l'époque la plus brillante du règne. Nous en détachons ce curieux chapitre:

Les grands diners à Compiègne.

« Vers sept heures un quart, on commençait à se réunir dans le grand salon. Toute trace de préoccupation s'était effacée et les visages rayonnaient de grâce et de satisfaction. Les femmes étaient

¹ Dans les transactions pour le bétail, on ne compte que par pièces de 5 francs.

en toilette de bal, les hommes portaient l'habit noir, la culotte et les bas de soie noire avec des souliers à boucle, ou bien le collant, admis pour ceux qui craignaient les fraîcheurs ou qui préféreraient ne pas exposer aux regards indiscrets le galbe peut-être incorrect de leurs mollets. C'était un compromis assez disgracieux entre le pantalon et la culotte, et qui n'était généralement adopté que par les hommes d'un âge mûr, car les jeunes gens trouvaient tous moyen d'exhiber une jambe suffisamment bien tournée. Bientôt leurs Majestés, sortant de leurs appartements, venaient recevoir et saluer leurs hôtes.

Pendant les instants qui s'écoulaient entre la réunion dans le salon et l'entrée des souverains, des groupes se formaient. On se reconnaissait, on examinait les nouveaux venus, ce qui donnait lieu parfois à des scènes divertissantes. La première fois que M^{me} Rouher parut à la cour, ce fut à Compiègne. Personne encore ne la connaissait, tandis que M. Rouher était déjà compté au nombre des familiers. M^{me} Rouher, petite et très brune, avait une physionomie agréable et piquante.

En la voyant entrer, la comtesse de la Bédoyère, qui causait avec un groupe d'amis dont M. Rouher faisait partie, la fit remarquer, en demandant :

— Qui est donc ce petit pruneau ?

M. Rouher s'inclina, et répondit en souriant :

— Madame, c'est ma femme.

M^{me} de la Bédoyère, qui malgré cette réflexion assez risquée était aussi spirituelle que bonne et gracieuse, trouva une formule pour s'excuser ; puis, afin d'échapper à l'embarras de l'incident, elle s'éloigna et rejoignit d'autres personnes.

— Il vient de m'arriver la chose la plus désolante du monde, leur dit-elle. Je causais avec M. Rouher ; et en voyant entrer cette petite dame brune que je ne connaissais pas, je m'écriai : « Qui est donc ce petit pruneau ? »

Auprès d'elle, une voix l'interrompt :

— Et j'ai eu l'honneur de vous répondre, Madame : « C'est ma femme ! »

C'était encore M. Rouher, qui, pour prolonger l'embarras de M^{me} de la Bédoyère, l'avait malicieusement suivie, et venait pour la seconde fois de saisir sa malencontreuse réflexion.

— Eh bien, je ne m'en dédis pas, répondit bravement M^{me} de la Bédoyère : les pruneaux ont du bon.

Comment on salue le Sultan.

Le sultan n'aperçoit jamais un visage à la hauteur du sien, et, dans les rues, il ne voit que le dos des habitants courbés devant lui.

Lorsqu'il va, chaque semaine, faire à la mosquée ses dévotions officielles, les

fenêtres sont fermées sur tout le parcours du cortège impérial ; et c'est un spectacle curieux que celui de cet homme s'avancant à cheval au milieu d'une foule qui n'ose lever le front vers lui.

De son côté, le Sultan promène devant lui des yeux dédaigneux. C'est un honneur d'obtenir son regard. Plus que le pape, le Commandeur des Croyants vit isolé du reste des hommes par sa grandeur même.

Huit années d'attente.

Un noble lord, connu par ses excroissances et son esprit de parfaite justice, monte un jour dans un cab et se fait conduire sur le port. Un bâtiment chauffait, en partance pour le Canada ; il saute à bord, oubliant de payer sa voiture, et bonsoir la compagnie !

Le cocher attend son bourgeois une heure, deux heures, trois heures, personne. La nuit arrive ; il donne l'avoine à son cheval et va casser une croûte dans une taverne voisine. Il revient, personne ! Le lendemain, le surlendemain, il attendait encore.

Il attendit pendant huit ans !

Un matin, on vit poindre un bâtiment dans la brume. Il arrivait du Canada, ayant à bord l'Anglais, qui avait encore doublé sa fortune immense.

Il débarque, voit un cab sur le port et le hèle.

— Ah ! c'est vous, bourgeois ! Je vous attendais, dit simplement le cocher.

L'Anglais était cousu de millions, qui l'aidèrent à trouver la chose originale. Il paya soixante-dix mille et quelques heures de cab, — plus les intérêts, en guise de pourboire.

Le cocher vécut désormais de ses rentes.

Faire une algarade. — Origine de

ce mot. — Le mot algarade vient de l'espagnol *algarada*, attaque imprévue. On s'en servait autrefois pour désigner les invasions subites, les pillages inattendus que faisaient les pirates d'Alger dans le détroit de Gibraltar ou sur les côtes d'Espagne.

C'est de là qu'est venu le proverbe faire une algarade, pour dire reprendre quelqu'un avec brusquerie, faire une insulte, une sortie, avec violence ou sans motif suffisant.

Trouver l'orientation d'un lieu à l'aide d'une montre.

— La première condition est de voir le soleil. Tournez la montre de manière à ce que l'aiguille des heures soit dirigée vers le soleil. Le sud se trouvera exactement à mi-chemin entre l'heure indiquée par la montre et le chiffre XII du cadran.

Par exemple, s'il est quatre heures, dirigez la petite aiguille vers le soleil,

et le chiffre II du cadran vous donnera exactement la direction du sud. — S'il est huit heures, le chiffre X du cadran sera en plein sud.

Boutades.

Bébé est bien joli, bien intelligent, bien spirituel, bien aimable, — mais il est aussi bien insupportable par moments.

C'est dans un de ces moments que sa mère exaspérée jeta au ciel cette plainte de toutes les mères :

— Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous donné un monstre pareil !...

— Ah ! ben, répondit Bébé, si tu voyais Robert, il est encore bien plus pareil que moi.

Vanité professionnelle :

— Alors, dit familièrement le président au prévenu, vous vous vantez, dit-on, de « faire la montre » avec une remarquable dextérité ?

— Aussi bien que personne ici ! Soit dit sans vous offenser, monsieur le président.

Un Parisien avait conduit un honnête paysan à la Bibliothèque nationale. Cet homme s'extasiait de confiance sur cette incomparable collection.

— Quelle perte pour les lettres, s'écriait l'habitant de Paris, si tous ces trésors bibliographiques devenaient la proie d'un incendie.

— Certes !... répliqua son compagnon, mais tout doit être assuré.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.
L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

Demander à **J.-H. MATILE**, au Petit-Bénéfice, **Morges**, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes ; draperie, cotons, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrement.
Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,30. — Canton de Fribourg à fr. 28,15. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 45,75. — Canton de Genève 3 % à fr. 105,75. De Serbie 3 % à fr. 88,25. — Bari, à fr. 58,75. — Barletta, à fr. 45,75. — Milan 1861, à fr. 38,25. — Milan 1866, à fr. 41. — Venise, à fr. 25. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 106,25. — Bons de l'Exposition, à fr. 5,90. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 14. — Tabacs serbes, à fr. 11,60. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLAUD-HOWARD.